



www.comptoirlitteraire.com

présente

un poème de Paul ÉLUARD
(1926)

‘ ‘Leurs yeux toujours purs’ ’

*« Jours de lenteur, jours de pluie,
Jours de miroirs brisés et d'aiguilles perdues,
Jours de paupières closes à l'horizon des mers,
D'heures toutes semblables, jours de captivité,*

*Mon esprit qui brillait encore sur les feuilles
Et les fleurs, mon esprit est nu comme l'amour,
L'aurore qu'il oublie lui fait baisser la tête
Et contempler son corps obéissant et vain.*

*Pourtant j'ai vu les plus beaux yeux du monde,
Dieux d'argent qui tenaient des saphirs dans leurs mains,
De véritables dieux, des oiseaux dans la terre
Et dans l'eau, je les ai vus.*

*Leurs ailes sont les miennes, rien n'existe
Que leur vol qui secoue ma misère,
Leur vol de terre, leur vol de pierre
Sur les flots de leurs ailes,*

Ma pensée soutenue par la vie et la mort. »

Analyse

Dans ce poème de dix-huit vers libres ponctués, souvent proches de l'alexandrin, organisés en quatre strophes enserrées entre le titre et un vers terminal, poème qui figura dans le recueil "*Nouveaux poèmes*", lui-même inclus dans "*Capitale de la douleur*" (1926), Éluard dit se sentir en proie à une détresse qu'accroît le souvenir d'un bonheur connu auparavant, et dont l'évocation lui donne l'élan d'une nouvelle aspiration. Cependant, le titre du poème est d'abord énigmatique.

Suivons le déroulement du poème.

La première strophe est constituée de l'énumération de sept définitions des jours que vit le poète :

- ce sont des «*jours de lenteur*», donc des jours de fatigue physique et psychique, de manque de volonté, de dynamisme ;
- ce sont des «*jours de pluie*», donc des jours où s'impose une humeur maussade ;
- ce sont des «*jours de miroirs brisés*», donc des jours de malheur car, selon un adage bien connu, «un miroir brisé équivaut à sept ans de malheur» ;
- ce sont des «*jours d'aiguilles perdues*», donc des jours d'activité inutile car un autre adage, «autant chercher une aiguille dans une botte de foin», indique qu'il est inutile de se lancer dans cette entreprise ;
- ce sont des «*jours de paupières closes à l'horizon des mers*», donc des jours d'enfermement sur soi, de refus de toutes ces aventures auxquelles invitent les mers ;
- ce sont des «*jours d'heures toutes semblables*», donc des jours n'offrant que monotonie et ennui ;
- ce sont des «*jours de captivité*», donc des jours où toute évasion est interdite, où toute liberté est refusée.

Éluard emprunte à divers répertoires, mais tout converge pour l'expression du mal-vivre, de la détresse qu'impose la quotidienneté.

La deuxième strophe, quatrain uniformément dodécasyllabique, fait apparaître la fin de la phrase commencée dans la première qui ne contenait donc que des compléments circonstanciels de temps («Pendant ces jours de lenteur [...], Mon esprit»), la proposition principale et son sujet, «*Mon esprit*» auquel est subordonnée une relative à l'imparfait qui indique l'état antérieur du poète. L'esprit «*brillait encore sur les feuilles Et les fleurs*» : il était donc une source de lumière qui les illuminait. Cependant, ce n'est qu'un aperçu, car le poète revient (non sans la reprise simplement rhétorique de «*mon esprit*») à la tristesse de l'état présent où il «*est nu comme l'amour*», nu et comme honteux de l'être, à la façon d'Adam et Ève après le péché, contemplant son corps «*obéissant et vain*», sans énergie et sans utilité. Dans ce qui pourrait presque être considéré comme une autre phrase même si la ponctuation est insuffisante, est de nouveau évoqué l'état antérieur que connut le poète : «*l'aurore*», moment plein d'espoir par rapport aux «*jours*» du premier quatrain où cet espoir ne fait que s'effiloche et s'évanouir. Avoir oublié «*l'aurore*» lui «*fait baisser la tête*», de honte dans l'aveu de la défaite.

La troisième strophe est constituée d'une seule phrase qui rappelle l'expérience fondamentale que le poète a faite auparavant, expérience qui devrait empêcher celle qu'il subit présentement, comme l'indique bien «*Pourtant*». Il a vu la Beauté, qui est résumée par le superlatif «*les plus beaux yeux du monde*». Voilà donc qu'est élucidé le sens d'abord énigmatique du titre : les «*yeux toujours purs*», qui sont la négation des «*paupières closes*» du troisième vers, sont ceux de «*dieux*» ou sont eux-mêmes des «*dieux*», le passage d'un mot à l'autre se faisant d'ailleurs par le glissement que permet la paronomase. Ils sont «*toujours purs*» parce qu'ils ne sont jamais embués de larmes, les dieux jouissant d'une complète félicité. Leur évocation se développe dans trois vers qui sont comme des exclamations. Il est d'abord précisé que ces dieux sont des «*dieux d'argent qui tenaient des saphirs dans leurs mains*», les «*saphirs*» étant les yeux eux-mêmes (qui sont donc bleus) et les «*mains*» comme leurs orbites. Puis, par une certaine analogie graphique et phonique, les «*dieux*» deviennent des «*oiseaux*», que leur divinité rend extraordinaires : aussi n'évoluent-ils pas dans l'air, ce qui serait

banal, mais dans des éléments hostiles dont ils sont capables de triompher : «*dans la terre*» et, après un rejet qui accentue l'étonnement, «*dans l'eau*». Pour bien affirmer la vérité de cette expérience exceptionnelle, le poète répète le verbe de la phrase.

Dans la dernière strophe, par un autre glissement décisif, le poète affirme, ou veut affirmer, qu'il s'identifie à ces dieux-oiseaux, choisissant la partie du leur corps qui est essentielle parce qu'elle permet l'évasion, l'élévation : «*leurs ailes sont les miennes*». Puis, sans la ponctuation qui serait adéquate, commence une autre phrase qui recèle le sens primordial du poème. Elle commence d'une façon surprenante car d'abord n'apparaît que «*rien n'existe*», ce qui semble une négation totale. Mais le rejet révèle la suite : «*Que leur vol*». «*Rien n'existe*» devient donc «rien n'a d'importance», le poète s'efforçant d'affirmer une unique préoccupation, une volonté de se vouer entièrement à ce «*vol*» qui est décrit sur quatre vers par un véritable ressassement, une énumération qui fait écho à celle du premier quatrain. Le vol «*secoue la misère*» qui est ici l'état psychologique qu'il combat en le secouant car il est fait justement d'immobilité, d'apathie. Le vol se déploie à la fois dans le cosmos et dans la terre, deux domaines antithétiques qui trouvent leurs correspondances, dans le vers isolé à la fin, avec «*la vie*» et «*la mort*» qui, l'une et l'autre, soutiennent la «*pensée*», elle qui est donc «*ailes*», «*vol*», «*oiseaux*», «*dieux*».

Ainsi, Éluard, dans un état d'esprit proche de celui de Baudelaire, est en proie au spleen, a perdu son idéal. Mais l'évocation même de cet idéal perdu lui redonne une aspiration, un élan, une acceptation de la dualité de la condition humaine qui se fonde sur l'opposition de la vie et de la mort, sur le désir de vivre pleinement que suscite la pensée de la mort inéluctable.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)